

# FLODOARD

Bulletin de la bibliothèque diocésaine *Jean Gerson* de Reims  
*numéro spécial*

800<sup>e</sup> anniversaire de la cathédrale de Reims

**La cathédrale** *entre les lignes*

Texte de Dominique Hoizey

*Elles s'élancent aériennes, se filigranent ; et le ciel entre dans ces rainures, court dans ces meneaux, se glisse dans ces entailles, se joue dans les interminables lancettes, en lanières bleues, se concentre, s'irradie dans les petits trèfles creux qui les surmontent. Ces tours sont puissantes et elles sont expansives, énormes, et elles sont légères. Autant celles de Paris sont immobiles et muettes, autant celles de Reims parlent et s'animent.*

Ainsi apparaissent à J.-K. Huysmans, l'auteur de *La Cathédrale*, les tours de Notre-Dame de Reims dont on sait nous vanter bien des aspects en négligeant d'évoquer la place qu'elle occupe dans la littérature. C'est à cet oubli que le présent numéro de *Flodoard* tente de répondre sous la plume de Dominique Hoizey.



« *J'ai vu Reims, et, au lieu d'une grande description, je t'envoie un petit portrait.* »

*« ...admirable comme monument d'architecture gothique »*

Sans doute la Jeannette du *Mystère de la charité* de Charles Péguy a-t-elle raison de clamer qu' « il n'y a pas dans le monde de cérémonie aussi belle que le sacre du roi de France, dans aucun pays ». Ce n'était pas l'avis d'Alfred de Vigny qui, dans une lettre à Victor Hugo du 8 mai 1825, plaint ce dernier, invité au sacre de Charles X, de quitter Blois « pour voir nos cérémonies de carton et de papier peint, et toutes les grandeurs étriquées de nos temps ». Quant à Victor Hugo, si l'on en croit Adèle Hugo, il trouva la « chose » imposante, excepté le décor : « La décoration recouvrait de carton peint la sévère architecture et découpait des ogives de papier sur trois rangs de galeries regorgeant de foule. Du haut en bas de la vaste nef, c'était un fourmillement d'hommes parés et de femmes éclatantes de dentelles et de pierreries. Malgré le carton et les enluminures, la cérémonie eut de la grandeur. » À sa femme il écrit : « Nous avons vu le sacre, mon Adèle ; c'est une cérémonie enivrante. » Le jour de son départ de Reims, le 31 mai 1825, Victor Hugo confie à sa belle-mère que mille affaires l'attendent à Paris, « et surtout l'ode qu'il faut [qu'il] fasse. » Quelques jours plus tôt, il n'avait pas caché à Adèle son inquiétude : « Je suis effrayé de ce qu'ils attendent de moi. J'ai la tête si malade et le cœur si triste. Comment chanter une joie ? » Composée entre le 2 et 17 juin, et publiée le 18 juin 1825, l'*Ode sur le Sacre de Charles X* obtint un vif succès... officiel qui n'empêche pas de reconnaître au fond de ces vers, avec Sainte-Beuve, une pensée « éminemment poétique » :

*Le vieux pays des francs, parmi ses métropoles,  
Compte une église illustre, où venaient tous nos rois,  
De ce pas triomphant dont tremblent les deux pôles,  
S'humilier devant la Croix.*

*Le peuple en racontait cent prodiges antiques :  
Ce temple a des voûtes gothiques,  
Dont les saints aimaient les détours ;  
Un séraphin veillait à ses portes fermées ;  
Et les anges du ciel, quand passaient leurs armées,  
Plantaient leurs drapeaux sur ses tours !*

*C'est là que pour la fête on dresse des trophées.  
L'or, la moire et l'azur parent les noirs piliers.  
Comme un de ces palais où voltigeaient les fées,  
Dans les rêves des chevaliers.  
D'un trône et d'un autel les splendeurs s'y répondent ;  
Des festons de flambeaux confondent  
Leurs rayons purs dans le saint lieu ;  
Le lys royal s'enlace aux arches tutélaires ;  
Le soleil, à travers les vitraux circulaires,  
Mêle aux fleurs des roses de feu.*

Quand le 25 mai 1825, à sept heures du matin, Victor Hugo écrit à sa femme : « J'approche de Reims avec une joie inexprimable », il ne pense ni au sacre, ni à la cathédrale, mais aux lettres de son Adèle bien-aimée qui l'attendent à Reims. Le surlendemain, à la même heure, il prend de nouveau sa plume : « Je suis arrivé sans lever les yeux devant le portail de la cathédrale, et j'y étais depuis dix minutes sans le voir. Je te lisais, ma bien-aimée ! » Victor Hugo trouve quand même le temps de visiter la cathédrale :

*Elle est admirable comme monument d'architecture gothique. Les portails, la rosace, les tours ont un effet particulier. Nous avons passé, Charles [Charles Nodier] et moi, un quart d'heure en contemplation devant le cintre d'une porte ; il faudrait un an d'attention pour tout voir et tout admirer. L'intérieur, tel qu'on l'a fait, est beaucoup moins beau qu'il n'était dans sa nudité séculaire. On a peint ce vieux granit en bleu, on a chargé ces sculptures sévères d'or et de clinquant. Cependant on n'a point commis la faute faite à Saint-Denis, les ornements sont gothiques comme la cathédrale, et*

*tout, excepté le trône qui est d'ordre corinthien (chose absurde), est d'assez bon goût. L'ensemble est satisfaisant pour l'œil, et il faut avoir médité sur la disposition de l'édifice pour juger qu'on n'en a pas tiré tout le parti possible. Telle qu'elle est, cette décoration annonce encore le progrès des idées romantiques. Il y a six mois, on eût fait un temple grec de la vieille église des francs.*

### *«...la merveille qui m'a ravi »*

« Guerre aux démolisseurs ! » C'est sous ce titre que Victor Hugo, dans *La Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> mars 1832, s'en prend au vandalisme « fêté, applaudi, encouragé, admiré, caressé, protégé, consulté, subventionné, défrayé, naturalisé ». Il rappelle qu'à l'époque du sacre de Charles X, « le vandalisme, qui est bon courtisan, eut peur qu'une pierre ne se détachât par aventure [...], et ne vînt tomber incongrûment sur le roi, au moment où sa majesté passerait ; et sans pitié, et à grands coups de maillet, et trois grands mois durant, il ébarba la vieille église ! » À propos d'une autre cathédrale, celle de Soissons, « restaurée, c'est-à-dire dégradée indignement », il écrit à sa femme, le 27 mai 1825, qu'« on est fâché d'être français quand on voit ces profanations commises par des Français sur des monuments français ».

En 1838, alors qu'il vient de terminer *Ruy Blas*, Victor Hugo voit Reims pour la seconde fois : « J'ai vu Reims, et, au lieu d'une grande description, je t'envoie un petit portrait. » Ces quelques mots adressés le 27 août à sa fille Léopoldine étaient accompagnés d'un dessin à la plume de la cathédrale. Deux ans plus tard, en 1840, il est de nouveau à Reims, mais il ne fait que « traverser en poste la place de la cathédrale ». Le 24 septembre 1871, Victor Hugo, parti de Vianden (Luxembourg) le 22 août, arrive une dernière fois à Reims :

*Aujourd'hui, en 1871, je reviens vieux dans cette ville qui m'a vu jeune, et au lieu du carrosse du sacre du roi de France, j'y vois la guérite blanche et noire d'un soldat prussien.*

*Nous avons tous les quatre été voir l'église. C'est toujours la merveille qui m'a ravi il y a cinquante ans. Cependant une restauration froide lui ôte un peu de ce mystère que le temps lui avait donné. Je ne sais quel archevêque idiot a fait remplacer par une grille le mur de l'archevêché où était adossée une charmante construction de la Renaissance, tout près de la façade de la cathédrale. C'était un bijou près d'un colosse. Rien de plus charmant que le contraste. Il a disparu. C'est un des effets de la restauration peu intelligente à laquelle la cathédrale est en proie. Dans l'intérieur, tapisseries magnifiques du quinzième et du seizième siècle. Les vitraux sont ce que je les ai vus, splendides.*

« Dépêchez-vous donc bien vite d'arriver à Reims et de lire ce que j'écris ici ! » C'est ce que Victor Hugo répond, le 22 novembre 1829, poste restante, à Sainte-Beuve, inquiet d'être sans nouvelles : « ...un mot de vous à Reims me consolera et me fera prendre patience. » On peut imaginer Sainte-Beuve murmurant dans la cathédrale que la meilleure part

*Sur cette terre ingrate où l'humanité pleure,  
Est encore d'admirer le beau, de le sentir,  
De l'exprimer sans bruit...*

Combien de ces écrivains « pèlerins fervents des bons et des vrais arts », selon l'expression de l'auteur de *Port-Royal*, ont pris le chemin de la cathédrale de Reims pour en contempler portails et tours ? Et que reste-t-il de tant de curiosité et d'émerveillement ? Cherchez dans l'œuvre de Verlaine une trace de ses déambulations dans Reims ! Seul son ami Lucien Létinois, un ancien élève du collège de Reims en garnison à Reims, a droit à un regard, et quand, quelques années plus tard, il imagine une cathédrale en pleine campagne – « Sur quelque affluent de quelque Meuse/Non loin de l'Océan qu'il regagne » – ce n'est pas à celle de Reims qu'il songe. Qu'importe ! Pour Verlaine, « La mer est plus belle/Que les cathédrales ».

## « ...douloureuse, en sa beauté forte et nue »

« Ils ont bombardé Reims et nous avons vu cela ! » La phrase est à la une du *Matin* du 21 septembre 1914. C'est signé Albert Londres : « Il est six heures. La nuit descend aussi simplement que pour cacher le spectacle de tous les jours. Les obus éclatent sur la cité. Des ballons de fumée s'élèvent de tous les coins. Sur un fond rouge et mouvant, comme une tenture que l'on secoue, la cathédrale étirant ses lignes vers le ciel prie ardemment. Elle recommande son âme à Dieu. » Et dire, poursuit Albert Londres, que « rien que pour elle, on se serait fait catholique. Ses tours montaient si bien qu'elles ne s'arrêtaient pas où finissait la pierre. On les suivait au-delà d'elles-mêmes, jusqu'au moment où elles entraient dans le ciel. Elle n'était pas suppliante comme celle de Chartres, à genoux comme celle de Paris, puissante comme celle de Laon. C'était la majesté religieuse descendue sur la terre. » Un natif de Reims, René Druart, évoque ce buisson ardent dans un texte émouvant publié en 1920, *La passion de Reims* :

*Instant tragique, où l'étincelle jaillie dans ta robe te transforma en torche immense, où la germination monstrueuse de l'étincelle, plus petite que le grain de froment doré, fit lever une houleuse moisson de grands blés que travailla le vent terrible [...].*

*Instant tragique, certes, inoubliablement tragique, où s'évanouit en une pluie de cendres, en des ruisseaux de lave, en des jets de vapeur et d'opaques flocons de fumée toute la matière en toi qui pouvait périr !*

*Instant tragique, certes, mais infiniment sublime, où ta forme, victorieuse enfin de l'infernale épreuve, nous réapparut dans toute sa taille, au centre d'un champ gonflé de débris !*

*Instant sublime alors, inoubliablement sublime, où ce fut comme le soulèvement d'un voile autour de ton vaisseau, lorsque ta géniale armature, fille de Jean d'Orbais, se dressa, douloureuse, en sa beauté forte et nue !*

La cathédrale était en ce temps-là, comme l'écrit joliment Jean Cocteau dans *Thomas l'Imposteur*, « une montagne de vieilles dentelles ».

## « Naissant, m'ont rencontré tes cloches, Cathédrale de Reims »

C'est un matin de printemps, « au cri des hirondelles », que la cathédrale naît pour Paul Fort : « Mes menottes ont cru la prendre au bleu des cieux ! Renaissant chaque aurore elle m'était fidèle, tout habitée de saints, de rois et de héros, et d'anges à mi-vol, comme un arbre d'oiseaux. » Prenant ses tours pour d'« immenses hochets », il fait de la cathédrale le « grand jouet » de son âme, mêle un cerf-volant aux ailes de ses anges, entoure ses murs des « cent jeux de l'enfance » et tend les mains vers la lumière des vitraux :

*O Basilique, après t'avoir songée, mes songes longtemps ne furent plus obsédés que de toi, et tes anges, tes saints, tes apôtres, nos rois et ces deux grandes tours que l'aurore prolonge, tes vitraux qui font des miracles prismatiques, envahissaient mes nuits d'enfance, ô Basilique.*

À la question : « Est-ce par deux hasards que mon cœur vit d'amour ? » Paul Fort répond : « Naissant, m'ont rencontré tes cloches, Cathédrale de Reims. Et puis, ma mère, une âme sidérale, m'a fait aimer le ciel que j'aimerai toujours. »

**Dominique Hoizey**

**Bibliographie** Pierre Assouline, *Albert Londres*, Éditions Balland, 1989 – René Druart, *La passion de Reims*, IC de Reims, 1920 – Paul Fort, *Ballades du beau hasard*, GF Flammarion, 1985 – Dominique Hoizey, *Reims entre les lignes*, Éditions Messene, 1995 – Victor Hugo, *Œuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin, Le Club Français du Livre, 1967-1970 – J.-K. Huysmans, *La Cathédrale*, Éditions G. Grès et C<sup>ie</sup>, 1930 – Charles Péguy, *Œuvres poétiques complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1957. Sainte-Beuve est cité d'après Victor Hugo, *Œuvres complètes*, tome III, Club Français du Livre, 1967.